

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 29

Artikel: Serrements de mains
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182354>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

portent pas de linge, mais se baignent tous les deux jours. — Tout le monde porte des chaussettes en toile et des sandales en paille tressée. Chacun, en rentrant chez soi, ou en se présentant dans une maison étrangère, ôte ses chaussures et les laisse sur le seuil. — Les planchers sont recouverts de nattes, qui dispensent de tout autre mobilier.

Le Japonais est mari d'une seule femme ; il aime les sciences et les arts, la musique et le spectacle.

L'industrie est très avancée chez lui. Il fabrique de belles étoffes, travaille le fer et le cuivre avec habileté, forge d'admirables sabres ; ses ouvrages en bois, ses vernis, ses porcelaines, ont une grande célébrité.

Sous le rapport politique, le pouvoir se partageait, jusqu'à l'année dernière, entre un chef héréditaire et despotique, le *Taikoun*, et un chef spirituel, le *Mikado*. Ensuite de luttes entre ces deux souverains, le *Mikado* l'a emporté et règne seul. Le *Taikoun* vit actuellement solitaire dans une maison de campagne.

Le costume des gens de guerre reproduit tout l'attirail de la féodalité européenne : casque, cotte de mailles, hallebarde, sabre à deux mains, etc. ; tel est l'habillement de parade d'un guerrier de rang supérieur. — Les fusils de l'armée sont tous à percussion. — L'escrime est un art très répandu dans l'armée. Les hommes se montrent très adroits dans cet exercice ; les femmes même s'y adonnent.

Le sabre est l'arme classique, l'arme nationale ; chaque sabre a sa tradition, son histoire dont l'éclat se mesure au sang qu'il a versé. Un sabre neuf ne doit pas rester vierge. En attendant que l'occasion se présente de le plonger dans le sang humain, son possesseur l'essaie sur des animaux vivants et mieux encore sur des cadavres de suppliciés. Moyennant autorisation, le bourreau lui livre deux ou trois cadavres. Alors notre Japonais les attache en croix sur des chevalets et s'exerce à trancher, tailler, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de force et d'adresse pour couper à la fois, par le milieu du torse, deux cadavres liés l'un contre l'autre.

Serrements de mains.

On ferait tout un chapitre sur les différentes manières de se serrer la main.

Une personne qui se croit supérieure à une autre lui serre la main d'un coup sec et rapide.

Une autre croit vous faire une grâce suprême en vous abandonnant la main si mollement qu'on pourrait la croire morte.

L'orgueil ou l'indifférence se témoigne encore plus clairement en n'offrant à serrer qu'un doigt ou deux.

Un homme qui n'est pas votre ami triture votre main dans la sienne avec une telle brutalité, qu'après vous être tiré de son insupportable étreinte vous éprouvez un sentiment de vive satisfaction en agitant vos doigts et en vous assurant que vous n'avez rien de brisé.

Il y a un art délicat de serrer la main, en com-

mençant par une pression irrésistible, qui s'accroît doucement et s'achève en décroissant de même. De bien longues descriptions ne suffiraient pas à donner une idée de la variété infinie de ce langage des mains. Il ne faut pas plus deux secondes à certains serremments pour exprimer très clairement des sentiments très complexes : tendresse, dépit, regret, prière, espoir, etc. Ah ! le meilleur de tous est celui d'un père, d'une mère, etc., si égal, si plein, si sincère !

Si quelqu'un entreprenait de développer ces idées, il aurait à se poser quelques autres questions accessoires : — Quand convient-il de serrer la main ? Dans quelles circonstances doit-on s'abstenir de tendre la sienne ? Si l'on vous laisse la main étendue sans la prendre, quelle offense !

La grande et seule règle est le tact, qui ne s'enseigne pas.

Lo baromètre à Djan Luvi.

Lo teimps étai quie !

Lo baromètre à Djan Luvi étai hiâu ; on pecheint bet ein déssus dè l'épinga.

— Dû que n'ein lo biau, de se Djan Luvi, mè vé fère sciï lo grand recors !

— E mè, dese sa Jeannette, ye vu mettrè la buïa....

Et ye firon dinse.....

Quand lo fein fut bas, et la buïa lavâie, lo teimps bargagnivè adé, et lo baromètre marquâvè adé lo biau.

La Jeannette fe mettrè lè cordés et Djan Luvi fe déseindana, veri, eintsirena, détsirena, mettrè ein tire et tot po rein, kâ à tot momeint onna carra de plliodzo et onna carra dè sélâo, tanquie que la plliodze sè mette ein trein tot dè bon.

Lo baromètre marquâvè adé lo biau.

Djan Luvi avâi bio atteindre, plliovesâi à la rollhie. Adon la colère l'âi montâ à la têtâ ; ye preind lo baromètre que n'avâi rein dècheindu, lo tsampè dein lo pacot ao mâitein dé la tserrâive ein desein :

— Va t'ein don vairè, tè mêmô, bâogro dè meinte, se fâ tant biau !

UNE BONNE VIEILLE HISTOIRE

QUE CHACUN CROIT CONNAÎTRE ET QUE TOUS LIRONT AVEC PLAISIR

(Suite.)

X

Arrivé dans la capitale de la France, où le duc de Bourgogne le reçut comme le sauveur de son apanage, le chevalier vaudois fut témoin du don de l'épée de connétable, que le roi fit au célèbre Duguesclin ; et c'est une cérémonie à laquelle il était digne d'assister. Othon accompagna ce héros dans le Poitou, le Rouergue, la Normandie ; pendant cinq ans il eut une part brillante à ses succès, contre les ennemis de la France, et sut mériter son estime en captivant son amitié. Mais l'image de Catherine, malheureuse, le suivant partout, il ne fut tranquille que lorsqu'il la sut auprès de son père. Ayant enfin obtenu la sentence qui la séparait de son époux, la dame d'Estavayer avait réclamé le secours du châtelain de Grandson pour l'escorter à Belp, où elle était arrivée heureusement. Othon qui ne crut pas payer trop ce service de Montenach, en lui accordant la main de sa fille,